

frémillante et terrible comme Demo, la sibylle de Cumès, quand elle rendait ses oracles.

— Tu me comprends trop bien, Melzer ! Jusqu'à ce jour, nous ne t'avons rien demandé, et tu croyais ton secret inconnu ; ce soir même, c'est ta charité et ton amitié que j'implorais ; mais puisque tu te montres sans pitié et que tu me chasses, je cesse de supplier. Ce n'est ni un service, ni même un prêt que je veux réclamer de toi, Gaspard, c'est une restitution, que l'ombre de Wendel a dû te demander souvent pendant tes longues nuits sans sommeil.

— Une restitution ! begaya le vieillard qui devint livide. Vous êtes folle, Marannelé, tout à fait folle. Mais ne parlez pas si haut, on pourrait croire.

— Que je dis la vérité, n'est-ce pas ? repartit la veuve avec mépris. Que t'importe ! Je ne viens pas au nom de la justice humaine faire valoir une créance en règle. Tu peux rire de ma réclamation, tu peux nier ta dette, envers mon pauvre mari ! Mais je le sais, moi, que tu as trouvé le trésor et que tu nous as volé notre part.

— C'est un mensonge ! un mensonge ! je suis un pauvre homme. Je n'ai jamais trouvé de trésor ; vous voulez me faire assassiner pour vous venger de ce que je ne puis secourir votre fils, Marannelé. Vous avez tort. Je l'aime aussi beaucoup, ce bon Fritz, mais je n'ai pas d'argent, je vous le jure.

Et le bonhomme saisit les mains froides de la veuve, qui d'une voix inspirée continua :

— Ce trésor, il est chez toi ! je le sais... je le vois !

Les yeux de Gaspard-Melzer devinrent hagards.

— Fussiez-vous cent fois sorcière, vous ne pouvez voir ce qui n'existe pas, Marannelé. Plus bas ! plus bas ! je vous en prie, on finirait par vous croire... Allons, du calme, bonne femme... Je verrai demain tous mes amis, et si je puis réunir quelques florins...

La veuve l'interrompit :

— Dans deux heures il sera trop tard, Melzer. Donne à Fritz sa part, et il sera sauvé. Mais non, je lis dans ton âme : tu as hâte de me voir loin d'ici ;

tu as hâte de voir ton cher Fritz fusillé ; car alors, tu seras seul maître du trésor ; nul ne pourra venir troubler ta joie et te réclamer une parcelle de cet héritage du hasard.

— Vous me jugez mal ! Vous ne me connaissez pas, balbutia le vieillard trebuchant comme s'il était pris de vertige devant ces regards devins qui pénétraient jusqu'au fond de sa conscience. Ecoutez, Marannelé, je vendrai mes meubles s'il le faut, je tâcherai d'emprunter de l'argent pour tirer Fritz de ce danger. Prenez patience, et demain vous aurez de mes nouvelles... Demain...

Le veuve posa sa main robuste sur l'épaule de Melzer, qui frissonna de tous ses membres :

— Demain ! lorsque je t'ai dit que dans deux heures il ne serait plus temps. Ne t'amuse pas de ma douleur, Gaspard ; il pourrait t'en arriver malheur. Fritz est perdu, car je vois bien que tu rachèterais à peine ta propre vie à prix d'argent.

— Je n'ai pas de trésor, je n'en ai pas, répéta l'opiné vieillard.

— Et cependant tu aimes ta fille, Melzer ? poursuivit la Marannelé. Et si je te disais que Grettly ne pourra pas survivre peut-être à mon Fritz et que tu resteras isolé, méprisé, détesté, n'ayant d'autre plaisir et d'autre occupation que de compter ton argent. Cet avenir ne t'effraie-t-il pas ?

— Grettly est une bonne fille, répliqua l'avare, mais il s'agirait de sa vie que je ne pourrais avouer que j'ai un trésor. C'est un mensonge, vous dirais-je, un mensonge !

Indignée de cette révoltante cupidité, la veuve n'insista plus. Elle avait sondé la profondeur de l'égoïsme de Melzer ; aucun sentiment ne vibrait plus en lui que l'amour immodéré, absolu, inexplicable de cet argent dont il ne jouissait pas et qu'il ne pourrait emporter dans la mort. Mais avant de s'éloigner, elle lui dit froidement :

— Je suivrai Fritz de près, Melzer, et vous serez bientôt débarrassé des plaintes et des reproches de la vieille nourrice : seulement, si, comme on le prétend, la mort a parfois le mystérieux pouvoir de soulever la pierre de sa